

L'explosion de l'offre artisanale  
à Abidjan  
et ses relations avec la récession économique  
(1980-1985)

par P. HAERINGER

Les réflexions qui suivent sont le résultat d'un choc visuel ressenti, en cette fin 1985, à l'occasion d'une fugace redécouverte : celle d'une cité familièrement connue mais un moment délaissée. Qu'une ville de la trempe d'Abidjan réserve des surprises à qui décide de mettre quelques années entre deux visites, personne ne s'en étonnera. Que la saisie du changement soit favorisée par une telle distance, rien n'est plus certain. Mais les transformations dont il va être question ici ne sont pas seulement la somme, brutalement révélée, d'une paisible évolution quotidienne. Nous verrons qu'elles comportent des éléments totalement nouveaux qui, ajoutés à une évidente accélération de l'évolution courante, semblent marquer une réelle rupture par rapport à la situation d'avant 1980.

1980... l'année à partir de laquelle la Côte-d'Ivoire s'enfonça dans une profonde récession économique. Cette coïncidence nous obligera à relier les deux phénomènes et donc à nous interroger sur la réalité -ou l'illusion- de corrélations possibles entre une conjoncture fortement dépressive et des émergences extrêmement positives.

De quoi s'agit-il? Tout de suite les mots vont nous poser problème et cette difficulté même nous projette d'emblée au coeur du sujet. Allons-nous parler de secteur informel? Ce serait bien commode car il s'agit bien, en effet, d'une partie du champ recouvert depuis une douzaine d'années par ce vocable. Mais on verra que l'une des caractéristiques fortes des activités observées consiste justement en une spectaculaire "formalisation" de l'offre. Pour autant, elles ne se confondent pas particulièrement (le recouvrement est très partiel) avec cette fameuse tranche supérieure de l'informel que les économistes appellent le secteur de "transition".

### Un essor en quatre dimensions

Pour situer le phénomène le plus simple est peut-être de le décrire. Et pour le découvrir, le mieux est certainement de parcourir les artères les plus nouvelles dans les quartiers populaires de l'agglomération. Un important programme de voiries, réalisé au cours des toutes dernières années, semble avoir canalisé la plus belle part des initiatives. Et que voit-on? D'abord des enseignes, beaucoup d'enseignes et particulièrement efficaces, claquantes et précises. Puis des boutiques, des vitrines, des cabinets de consultation, des ateliers, des bars, des kiosques, etc., qui tous affichent un "look" auquel l'informel abidjanais ne nous avait pas accoutumés. Enfin et surtout des produits et des services dont beaucoup sont complètement nouveaux et d'autres d'un niveau bien supérieur à ce qu'ils étaient quelques années plus tôt.

En termes plus ramassés on pourrait dire qu'il y a d'abord un climat et une présentation formelle qui expriment à eux seuls un grand renouvellement de l'esprit d'initiative. Que celui-ci a conquis ou inventé de nouvelles branches d'activité. Et qu'il a gravi dans le même temps, dans les branches préexistantes, plusieurs échelons de qualité des prestations.

A ces trois dimensions du changement, il faut en ajouter une quatrième, dont on ne prendra la mesure qu'en quittant les quartiers populaires. L'habitué de l'Abidjan d'avant 1980 sera en effet surpris de constater l'envahissement, apparemment pacifique et convivial, des immenses quartiers résidentiels ou centraux de cette ville par une activité foraine qui en était jusqu'ici sévèrement bannie. La police urbaine, qui admettait tout juste les marchandes d'oranges ambulantes, ferme aujourd'hui les yeux sur la constitution de véritables alignements de kiosques, échoppes et ateliers certes démontables (en bois), mais durablement installés sur la voie publique ou sur les terrains vacants.

Le secteur "informel" part donc à la conquête d'une nouvelle clientèle en allant s'installer chez elle, au plus près de ses besoins. Au pied des immeubles des riches (par exemple dans les

quartiers de la Riviéra ou des Deux-Plateaux), on trouve désormais plombiers, électriciens, vitriers, tailleurs, fleuristes ou marchands de mobilier... En face des institutions d'enseignement, les étudiants trouvent buvettes et cantines, téléphones et papeteries... Dans la prestigieuse cité des affaires du Plateau, la foule des employés de bureau a loisir de s'engouffrer, à l'heure de midi, dans un immense caravansérail de la restauration (par exemple autour du chantier, arrêté, de l'hôpital central). Enfin, de nombreuses pelouses publiques, notamment celles qui accompagnaient les voies sur berge, sont devenues des lieux d'intense production de plantes ornementales.

### Une citadinité créative

Ce décloisonnement géographique de l'initiative populaire est un véritable événement pour Abidjan, mais paraîtra bien tardif au regard de ce qui a cours dans beaucoup de villes du tiers-monde. Abidjan cesse, sur ce point, de se singulariser et ce phénomène a davantage une signification dans l'ordre du symbolique (les beaux quartiers d'Abidjan ne sont plus tabous, un mythe s'écroule) qu'une résonance profonde au cœur de la société citadine.

Beaucoup plus importante apparaît, en effet, la transformation des services proposés dans les quartiers populaires; d'abord pour une évidente question de dimension (en termes de densités humaines), ensuite parce qu'une telle transformation est symptomatique d'une citadinité en marche : l'évolution d'un commerce, l'apparition d'un service, etc.... ne peuvent être indifférents (comme causes ou comme effets) aux changements de la vie quotidienne. Et la multiplication rapide de ces changements pourrait signifier que des quartiers et banlieues dortoirs, jusqu'ici plus ou moins a-morphiques, sont en train de devenir des espaces producteurs de citadinité, en tout cas d'une citadinité plus affichée, plus élaborée et plus structurante que par le passé. C'est à ce phénomène-là que l'on s'attachera dans les pages qui suivent.

### A la recherche d'un cadrage

Pour être bien certain de ne pas mélanger les genres et de bien cadrer un mouvement en profondeur (c'est-à-dire touchant les grandes masses urbaines), j'ai écarté du champ de l'observation non seulement les "beaux quartiers" et le centre-ville, mais aussi les vastes ensembles d'habitat conçus pour les classes moyennes (par exemple le secteur du Banco et de Yopougon), de même que les quartiers "populaires" les plus anciens, donc affectés d'un effet de centralité (par exemple Treichville et Adjamé). D'autre part, pour ne pas risquer d'être trop sélectif en me donnant latitude de puiser mes exemples dans l'immensité du tissu urbain, je m'en suis tenu à une sorte de transect au long duquel j'ai à peu près tout relevé, tout photographié au sens propre : l'objectif immédiat de l'opération était en effet la production d'un diaporama (1).

Ce transect, cette coupe à travers la ville, relie deux quartiers qui, à eux deux, semblent bien représenter le niveau médian de la ville populaire. Ni centraux ni vraiment périphériques, ils appartiennent à une génération de quartiers qui les situe au carrefour de la ville sous administration coloniale et de l'explosion urbaine des années 70. Williamsville, prolongement d'Adjamé, est le dernier lotissement administratif d'avant 1960 tandis qu'Abobo-Marché est l'un des premiers maillons d'une urbanisation spontanée qui, à partir de 1965, s'est propulsée hors du périmètre municipal, à 10 km au-delà de l'agglomération de l'époque. Depuis, Abobo s'est développé loin vers le nord et rassemble désormais plus d'un demi-million d'habitants. Les pouvoirs publics l'ont, par étapes, considérablement remanié et l'ont solidement amarré au reste de l'agglomération par le truchement d'une voie rapide et d'une voie plus modeste appelée "route du Zoo".

C'est au long et aux alentours de cette route et particulièrement à ses deux extrémités (puisque un hiatus demeure dans le continuum urbain) que cette étude a été faite. Plus précisément elle rassemble du sud au nord quelques rues de Williamsville,

de Dokui, Abobo-Té, San-Manké et Abobo-Marché. Précisons encore que la route du Zoo, dans son tracé actuel, est l'une de ces voies récentes évoquées plus haut, et qu'à ce titre elle génère ou attire des commerces et artisanats particulièrement représentatifs de la période actuelle.

### L'affichage

L'étude ne peut pas ne pas commencer par là. Il est légitime et nécessaire de partir du signe, du déclic qui a interpellé l'observateur. Non seulement parce qu'il fournit une bonne introduction, mais parce que ce signe va finalement délimiter l'objet : il y a parfaite congruence entre l'un et l'autre.

Les enseignes de boutique ne sont pas choses nouvelles dans les quartiers d'Abidjan. Elles pouvaient déjà faire les choux gras des photographes de l'exotique. Mais hors quelques exemples pittoresques comme les panneaux imagés des coiffeurs (amusantes figurations des coupes à la mode) et quelques autres fantaisies picturales (consommateurs chic peints sur les murs de certains bars) ou discursives (maximes ou formules savoureuses), elles étaient généralement discrètes, négligemment exécutées et nullement systématiques, la plupart des boutiques en étant dépourvues. Aujourd'hui, sur les lieux étudiés, les enseignes ont exactement les caractères inverses. Grandes lettres soignées, calibrées, dessinées sur d'impeccables panneaux blancs; il semble qu'un certain standard très "pro" se soit instauré; et désormais toute activité durablement installée s'astreint à cet affichage ou s'y complaît, semblant à la fois suivre une mode et rechercher une efficacité soudain nécessaire.

A l'appui de cette dernière hypothèse, la redondance de l'affichage qui non seulement figure en enseigne au fronton des boutiques mais encore s'exprime, à distance, en une forêt de pancartes fléchées, plantées au coin des carrefours. A l'appui de l'idée de mode, la soudaineté <sup>du phénomène</sup> et la relative uniformité du graphisme et des supports. Les deux interprétations renvoient l'une

et l'autre à un métier nouvellement apparu ou tout au moins sorti de l'ombre et désormais omniprésent, mis en vedette : la "calligraphie".

Mais avant d'évoquer ces ateliers de calligraphes, qui sont à classer parmi les innovations, voire les inventions surgies du secteur d'activité étudié, achevons de cerner au mieux celui-ci, de lui donner le contour le moins équivoque qu'il sera possible. Or c'est précisément l'affichage, le recours à la "calligraphie", qui paraît fournir aujourd'hui le meilleur critère de repérage d'un secteur sinon homogène, du moins suffisamment apparenté pour justifier qu'on l'isole, qu'on le détache du reste de l'économie, informelle ou non, présente dans les quartiers populaires.

#### Pignons sur rue

Les activités dont il sera ici question ne représentent en effet pas toute l'économie populaire. Elles laissent de côté à la fois celles qui ne sont pas tournées vers la rue et celles qui, dans la rue, ne sont pas en poste fixe et durable.

Dans la première catégorie on trouve des artisanats de production qui ne s'adressent pas directement à leur clientèle finale, ou les échelons gros et demi-gros des réseaux d'approvisionnement vivrier, ou encore des activités qui s'exercent en des lieux spécifiques : marchés, gares routières, replis des périphéries urbaines. On peut y ajouter une foule d'échanges sans localisation, sans support matériel, invisibles en quelque sorte. Dans la seconde catégorie sont évidemment à classer le micro-négoce des "tabliers", cuvettes et braseros du bord des trottoirs, des carrefours et du seuil des cours d'habitation, les petits prestataires de service ambulants, les tâcherons, etc., mais aussi, certainement, une partie de l'offre privée de transports urbains.

Le sous-secteur étudié étant celui qui s'affiche dans la rue, les activités qu'il réunit ont donc en commun trois caractéristiques : elles s'adressent à une clientèle finale, elles dispo-

sent d'un local fixe, durable, et ce local est ouvert sur la rue, ouvert à la clientèle. Ce sous-secteur de l'économie populaire englobe donc le phénomène de la boutique (de commerce ou de service), élargi à la notion de kiosque (sur la voie publique) pourvu que l'installation soit stable; il s'étend également à diverses sortes d'ateliers (de réparation ou de fabrication) ainsi qu'à certaines formes de lieux de consommation (bars, restaurants, hôtels, dancings). Mais il inclut aussi des lieux de consultation (santé, conseil juridique...), des établissements d'enseignement, voire des lieux de culte.

Cet ensemble d'activités, qui s'efforcent d'avoir "pignon sur rue", concourent à créer au coeur des quartiers populaires d'Abidjan un phénomène de centre-ville qui, désormais, ne se confond plus avec le seul marché ni même avec ses abords immédiats. La diversité et, parfois, la sophistication de l'offre, de même que sa formalisation grandissante, au moins extérieure (enseignes, vitrines, etc.) éloignent peu à peu ce sous-secteur de l'imagerie classique d'une économie informelle insaisissable et quelque peu ésotérique. Dans le même temps une banlieue, jusqu'ici affectée d'une forte charge de marginalité, change de statut et devient un maillon urbain à part entière, conformément aux canons les plus classiques de la citadinité

On peut même dire que la mutation va au-delà du modèle classique dans la mesure où le développement des activités ici décrites ne se traduit pas seulement par une concentration axiale ou centrale. Nous aurons plus loin l'occasion de souligner la remarquable diffusion de services jusqu'ici exceptionnels ou inexistants sur l'ensemble du tissu urbain. Ce qui veut dire qu'à un effet d'animation (à l'échelle du quartier et de son centre) s'ajoute une dimension d'équipement (au plus près de l'habitat), ce qui équivaut à d'appréciables améliorations des conditions de vie.

#### Pour la reconquête d'un mot

Si de telles activités de commerce ou de service peuvent, à l'instar du micro-commerce et du tâcheronnage, connaître cette

diffusion au plus profond des quartiers, s'éloigner des positions centrales, se contenter de clientèles très locales, c'est qu'elles continuent d'appartenir, pour l'essentiel, au domaine de l'initiative individuelle et aussi de l'exploitation individuelle. Elles répondent généralement à la définition lexicale de l'artisanat. Artisan : personne qui fait un travail manuel à son propre compte, aidée souvent de sa famille, de compagnons, apprentis, etc. (Petit Robert). Lorsque le qualificatif "manuel" n'est pas exactement le bon, il reste que la nature de l'entreprise et son mode de fonctionnement sont bien, dans la plupart des cas, en accord avec la formule.

Ces observations nous ramènent au problème de la terminologie. Tout nous conduit à retenir le vocable "artisanal" pour désigner le sous-secteur d'activité décrit. Il y a cohérence avec l'image de la boutique, de l'échoppe, avec pignon et enseigne, que ce vocable tire avec lui depuis les racines médiévales de notre langue. Il y a cohérence aussi avec la dérive moderne du sens et de l'usage qui associe davantage le mot "artisanal" à la désignation d'un niveau d'activité.

Il est vrai qu'une confusion sémantique peut encore se glisser du fait d'une autre dérive moderne du mot en direction de la production dite "d'artisanat d'art", expression trop souvent réduite au seul premier terme, employé dans un sens absolu pour désigner, surtout dans les pays du tiers-monde, une industrie dite traditionnelle, à moins qu'elle ne soit purement et simplement à finalité touristique. Mais il semble intéressant de reconquérir ce mot dont on a grand besoin pour sortir de l'impasse de l'informel.

*A suivre (2)...*



NOTES

- (1) Diaporama réalisé à l'occasion d'EXPO 85 (Abidjan, novembre-décembre 1985), foire exposition -la première du genre- qui fut un très gros succès populaire et international, et qui contribua peut-être à donner le signal du redémarrage économique. Titre du diaporama : "L'innovation dans l'offre artisanale ou Quand la rue réinterprète la crise". Réalisé par Ph. Haeringer. Texte dit par Thérèse Taba. Enregistrement et mixage P. Augier. Intermèdes musicaux : Manféi Obin. 35 mn. Report Vidéo. Production ORSTOM.
- (2) On pourra se reporter, également, au texte du diaporama ci-dessus mentionné. Les intitulés de ses treize séquences donneront une idée des activités couvertes par l'étude :
1. La calligraphie sollicitée, 2. De la boutique nago au plombier-carreleur, 3. De la mamy-foutou à la salle de mariage, 4. De la buvette à la discothèque, 5. Du guérisseur à la clinique, 6. De l'école coranique au cours du soir Montesquieu, 7. De la couture au tricotage mécanique, 8. Le prince du défri-sage et le cordonnier international, 9. Le studio de tonton Stanislas, 10. Tout pour l'auto, 11. Tout pour la maison, 12. Cabines de téléphone et photocopieuses, 13. Bureautique, cour-tage et conseils juridiques.

*(Texte diffusé dans le cadre du groupe)*